19

Il arriva à la Villa une étrange histoire.

Marguerite fut invitée par les parents de son futur gendre, le comte et la comtesse de Plessis, à un dîner qu'ils donnaient au Crillon en l'honneur de leur amie la duchesse de Sussex. La duchesse allait être de passage à Paris à l'occasion d'une visite de son époux le duc au Président. Tout le petit monde des amis parisiens de Sussex, en apprenant la nouvelle, ne parla plus que de la duchesse, de sa grâce, de son naturel et de son intelligence. En réalité la duchesse de Sussex était une personne disgracieuse, qui n'avait pour elle que de fréquenter chaque jour Buckingham Palace et les soirées du Gotha et d'en rapporter des anecdotes qu'elle racontait avec la ferveur qu'elle aurait mise à dire une messe basse.

Marguerite avait d'abord été excitée d'assister à ce dîner, entre « intimes » comme lui avait susurré modestement la comtesse de Plessis, son carnet d'« intimes » comptant au moins cinq cents personnes. Et puis le bavardage incessant que suscitait l'idée de l'arrivée de la duchesse, tous les après-midi dans son salon, eut tôt fait de l'agacer. Elle commença d'en plaisanter, se moquait de la vanité des Plessis et de l'effervescence que créait une femme aussi peu attrayante, que personne ne regarderait si elle ne se lavait pas dans les bidets de Buckingham. Ses visiteurs souriaient par politesse à ses remarques bougonnes et continuaient à tergiverser sur la généalogie de la duchesse, qu'on disait tantôt lointaine petite-fille de la Grande Catherine, tantôt descendante, par des voies impénétrables, de Charles Quint. Une nuit où elle ne dormait pas, le menton appuyé sur le bord des draps et les mains croisées sur le ventre, toute à la méditation de ces derniers événements, Marguerite eut une idée qui l'enchanta à la seconde où elle la conçut et qui l'endormit de bonheur.

Le lendemain, elle convoqua Félicité par l'intermédiaire de Jules. Elle savait que c'était samedi, le jour où Félicité était de sortie, après le déjeuner qu'André et Jeanne prenaient plus tôt que d'habitude. Elle avait déjà mis son manteau quand Jules l'appela, mais elle se dévêtit, posa son sac près de son lit et alla voir « madame la marquise ». Marguerite la fit asseoir près d'elle sur le canapé de son salon, lui offrit des bonbons,

des chocolats et de la liqueur de framboise avec une telle force de persuasion que l'honnête Félicité, hypnotisée, ne refusa rien, elle qui prenait toute marque de familiarité d'un domestique envers un maître pour un péché mortel.

Une heure après, elles discutaient toutes deux gaiement. Félicité avait trop bu. Marguerite lui avait fait goûter les longues cigarettes italiennes qu'elle commandait à Rome et la femme de chambre avait manqué s'étouffer dans la fumée. Alors Marguerite lui exposa son plan. Au début, Félicité riait en agitant sa main devant sa bouche, elle continuait de chasser la fumée imaginaire de la cigarette, et puis à mesure qu'elle comprenait, elle pouffait dans sa main, « Oh ! Madame, oh ! Madame », jusqu'à ce que, soudain dégrisée, elle se dressât franchement sur son séant, catégorique : « Ah non, Madame, moi, jamais ! »

Marguerite expliqua, Félicité protesta, nia, fronça les sourcils. Marguerite séduisit, rit, joua, caressa, servit de la liqueur, implora. Félicité s'écria, se récria, but d'une traite la liqueur, jura sur la tête de ses parents défunts. Marguerite s'adoucit, encouragea, jura à son tour. Finalement, Félicité lâcha : « Eh bien, d'accord ! » Et elles se serrèrent dans les bras l'une de l'autre, à moitié ivres. « Mais vous n'en direz rien à Monsieur André ni à Madame Jeanne ? » Marguerite promit de nouveau que son frère et sa belle-sœur n'en sauraient rien. Elle prit la chancelante Félicité par la main et la conduisit à sa chambre, ouvrit les deux battants de son armoire et tira quatre cintres où pendaient des robes à brillants dans des tissus mordorés.

« Tu vas essayer ça, Félicité », dit Marguerite en jetant le tout sur le lit. Félicité recula. Il fallut encore à Marguerite des ressources de paroles pour venir à bout des protestations effarées de Félicité. La jeune fille finit par se glisser derrière le paravent, retira ses vêtements pendant que Marguerite lui passait une robe après l'autre, et sortit, rougissante, pour se montrer.

Félicité avait la même taille que Marguerite, mais elle était plate et menue. Elle flottait dans les robes Chanel et Dior comme un épouvantail de luxe. « Bien », dit Marguerite. Elle plongeait dans son placard et en retirait les robes qu'elle avait portées avant de se marier. « Tiens. » Félicité, qui s'était cachée en chemise de corps derrière le paravent, tendait une main timide et avide.

Elle essaya une robe charleston à paillettes qui tombait sur les conques de ses genoux, et une longue robe moulante, le « triomphe de Patou », siffla Marguerite, qui mettait en valeur ses épaules toniques et ses bras fermes. « Tout cela est ravissant mais tout à fait démodé », dit Marguerite en tournant autour de son modèle. Félicité, pieds nus sur le parquet, se balançait d'une jambe sur l'autre en jetant des regards furtifs dans la glace intérieure de l'armoire où elle s'apercevait, plus grande et longue qu'elle s'était jamais vue, sublime dans ces matières aussi aériennes que les soufflés de Thérèse, onctueuses et légères, qu'elle n'osait pas toucher et qui lui donnaient la sensation d'avoir changé de peau.

Marguerite s'exclama et plongea de nouveau dans l'armoire. Elle en sortit un long habit sombre et une chemise de smoking à boutons de nacre noirs.

« Mais madame… C'est… C'était à Monsieur ! sourit Félicité, vaguement inquiète.

– Mais non, mais non, c'est à moi. Je l'ai porté pour un bal de Gustave, tu l'as connu ? Bien sûr que non, tu es trop jeune. Un bal des Rois. Je me suis déguisée en roi d'Angleterre, un roi moderne, en habit. Je l'ai fait dessiner par Picasso, fabriquer chez le couturier de Cocteau, crois-moi, il est superbe.

– Mais, Madame, je ne peux pas m'habiller comme Monsieur ! » s'écria Félicité. Marguerite répliqua sèchement que ce n'était pas comme Monsieur, puisque c'était elle qui avait porté le costume, mais Félicité fut au bord des larmes. « Ah ! mais c'est impossible, Madame, les dames mettent des robes et les messieurs des pantalons ! Je ne pourrai pas. »

Et devant la mine déterminée de Marguerite, elle éclata en sanglots. Marguerite attendit que le flot de larmes fût tari pour expliquer à Félicité l'intérêt de la tenue : « Il arrive que les femmes s'habillent en hommes. Cela attire les regards. »

Félicité considéra l'idée quelques minutes, frissonnante devant les glaces de l'armoire. Elle se glissa derrière le paravent, le smoking pendant sur le bras.

Étonnante, sa silhouette androgyne était magnifiée par la rigueur du costume. Le large col de la chemise soulignait ses traits allongés et sa forte mâchoire. Le pantalon était trop long, mais il tombait à point sur ses fesses sans les effacer. La veste cintrait sa taille étroite. « Félicité, tu es bien plus belle qu'une duchesse anglaise », dit Marguerite qui l'examinait de plus en plus près, admirant autant les détails du vêtement

que l'anatomie parfaite de la domestique. Les vapeurs de l'alcool montaient au cerveau de Félicité, lui donnaient mal au cœur. Elle regardait ses bras ronds serrés dans les manches noires du costume, sa taille gainée, le long garrot qui la prenait du cou aux chevilles et l'empêchait de bouger comme elle en avait l'habitude, et elle sentait naître en elle des désirs vagues dont elle s'approchait pas à pas, de moins en moins peureuse, comme elle se serait approchée du bord d'une falaise à pic. Elle serrait les mâchoires et se voyait dans les yeux étroits de Marguerite qui la touchait, la palpait, lui donnait quelques fugitives sensations de plaisir.

« Madame, j'm'en vais remettre mes loques. »

Solide sur ses pattes d'oiseau, elle se glissa derrière le paravent, retira la veste et le gilet, la chemise, passa sa blouse et son tricot de laine, puis elle enleva le pantalon, enfila ses bas et sa jupe, glissa le tout avec soin dans les grands sacs accrochés aux cintres. Elle rangea le contenu de l'armoire. Marguerite la regardait, une cigarette à la bouche, et la prit par le bras pour la raccompagner à la porte en chuchotant : « Alors, pas un mot, n'est-ce pas ? Sur notre projet. – Non, Madame, vous pouvez compter sur moi. » Marguerite avait glissé un billet dans sa poche, qu'elle ne refusa pas. Elle s'en alla en trottinant.

20

Marguerite n'attendit pas le soir pour téléphoner à la comtesse de Plessis et lui demander si, par hasard, elle l'en priait vivement, elle pourrait venir à son dîner accompagnée d'une amie, une princesse italienne de passage à Paris, une femme « divine », qu'elle serait si heureuse de présenter à ses « intimes ». Elle était sûre d'ailleurs que la grâce, le naturel et l'intelligence de la duchesse de Sussex seraient comblés par les non moins grandes qualités de son amie. La comtesse de Plessis demanda le nom de cette dame, mais Marguerite prit une voix de conspiratrice pour dire que son amie était à Paris incognito et qu'elle ne pourrait pas révéler son nom sans mettre sa vie en danger. La comtesse de Plessis, impatiente de savoir qui pouvait être cette personne mystérieuse, n'en laissa cependant rien paraître à Marguerite auprès de

laquelle elle ne voulait pas passer pour une femme qui se laisse impressionner pour si peu. Mais dès qu'elle eut raccroché, elle téléphona à la comtesse du Breuil, à la marquise de Joinville, aux comtesses de Ribot et de Saxe, elle parla aux épouses des ministres Blois et Picot, soupira aux oreilles des présidents Vinchy et Henriot, elle questionna la mémoire des anciens ambassadeurs Martinière et Lachevalière. « Une espionne ? Une meurtrière ? » s'interrogea-t-elle toute la journée en échafaudant des spéculations. Marguerite avait si bien deviné le minutieux parcours que ferait la comtesse à travers son carnet d'adresses qu'elle aurait pu entendre, le soir même, la comtesse s'effondrer près de son mari en criant, exaspérée : « Mais qui est donc cette intrigante ? », ses bracelets Boucheron tintinnabulant sur les bras de son fauteuil.

Le jour du bal, après le déjeuner, Marguerite dépêcha Jules auprès de Félicité qui terminait la vaisselle du déjeuner d'André et Jeanne. Félicité prit congé de Jeanne qui lui donna ses gages pour sa journée de sortie, et elle suivit Jules. Elle avait lavé et coiffé ses cheveux. Marguerite et elle s'enfermèrent toutes deux dans la chambre et n'en sortirent que pour s'enfouir dans les manteaux de fourrure que Jules leur présenta. Marguerite avait généreusement acheté le silence du chauffeur, bien qu'elle sût que ce n'était pas nécessaire. Jules avait montré pour l'aventure un enthousiasme digne d'un comploteur. Marguerite avait même craint que ses

mines mystérieuses ne finissent par les faire découvrir, mais il n'en fut rien. Marguerite portait une longue robe de soie brodée et un collier de diamants. Elle était si blanche de peau que tout ce brillant lui donnait l'air d'une Reine des Neiges.

On n'aurait pu dire, à côté d'elle, de quoi Félicité avait l'air. La rigueur de sa tenue ne laissait pas apercevoir la forme de son corps. Elle était peu maquillée, comme une enfant de quatorze ans, mais quand on remarquait son chignon sophistiqué et ses discrets pendants d'oreilles vénitiens, de pierres semi-précieuses, cadeau de son mari à Marguerite lors de leur voyage de noces, on voyait une femme d'une trentaine d'années, élégante et discrètement féminine, discrétion qui seyait au rôle qu'elle allait interpréter. Puis on respirait son parfum aux effluves orientaux, et c'était encore une autre femme qui apparaissait, dont chaque œillade était un appel au plaisir ou au meurtre. On la scrutait le long de son cou jusqu'à son décolleté sage, presque austère malgré le satin, et on s'arrêtait pile sur le premier bouton de la chemise comme au seuil d'un territoire interdit. Elle portait des escarpins de velours noir et marchait en flottant sur la pointe des pieds, parce qu'elle avait peur de tomber en s'appuyant sur ses talons.

Elles furent accueillies au Crillon dans des murmures de stupéfaction. Marguerite avait voulu qu'elles y aillent tard de sorte que les invités soient déjà attablés. Elle prétendit que son amie venait d'arriver à Paris et avait juste eu le temps de s'habiller. Marguerite fit une révérence servile à la duchesse

de Sussex et lui présenta « une princesse italienne dont l'identité ne peut être révélée ». Félicité fit à son tour la révérence en souriant. Elle ne disait rien. Les femmes n'avaient d'yeux que pour elle et de remarques que pour son accoutrement. On hésitait à crier à l'élégance ou au mauvais grimage. Les hommes séduits lui firent des frais auxquels elle répondit par d'humbles sourires. Marguerite expliqua que son amie avait été victime dans son enfance d'un traumatisme qui l'avait rendue muette, elle qui avait été une enfant éloquente, mais elle comprenait tout ce qu'on lui disait avec une vive intelligence. Feignant de ne plus s'occuper de son amie, elle s'assit près de la duchesse de Sussex et engagea une conversation qu'elle mena militairement de son plus bel anglais, mélangeant la peinture abstraite, le Génie civil, les exploits sportifs des athlètes français, les jardins du magnifique palais de Sussex et les œuvres égyptiennes du British Museum, si bien que la duchesse eut bientôt un épouvantable mal de tête.

Marguerite n'en observa que mieux ce qui se passait du côté de Félicité. Toute l'attention était concentrée sur elle, et même si on ne lui parlait pas, on parlait d'elle. Les plus audacieux lui posaient des questions auxquelles elle répondait par de vagues signes de tête et de main, si délicats qu'on aurait dit de la porcelaine en mouvement. Chacun les interprétait comme il le voulait. On demanda à l'ancien ambassadeur de France à Rome, Gaston de Lachevalière, de questionner la jeune dame. Après un long entretien où elle multiplia hochements de tête et sourires, il murmura à

l'oreille de sa voisine qu'elle pouvait être la fille du malheureux chevalier Sforzi, enlevée enfant sur la route de Naples et que l'on n'avait jamais retrouvée, la sœur de ce jeune homme étrange qui avait enchanté la jeune Watteville à la vente de la bibliothèque Argentières. On racontait qu'ils avaient été liés enfants comme des amoureux et que la disparition de la petite fille avait causé chez son frère le chagrin irréparable qu'il portait sur la figure.

« Est-elle ici pour se venger ? S'est-elle enfuie ? A-t-elle échappé à ses ravisseurs ? » La rumeur courut de table en table entre coquilles Saint-Jacques et entremets, et sembla buter sur l'évidence que la jeune fille ne ressemblait en rien au chevalier cacochyme ni à son prétendu frère. La comtesse du Breuil, en interrogeant la princesse sur ses voyages en France, crut comprendre qu'elle n'y était que de passage et qu'elle allait en Amérique – elle avait cru la voir imiter les vagues de l'océan avec ses doigts. On supputa qu'elle courait au secours de quelqu'un, mais de qui ? Ou qu'elle fuyait un père, un mari, un frère violents, comme il y en avait dans ces pays peu civilisés…

Félicité, quand elle ne tâchait pas de répondre à ses inspecteurs, dévorait avec un appétit vorace tout ce qu'on lui servait. Quelqu'un le remarqua, on en conclut qu'elle avait dû avoir faim. Elle était d'ailleurs assez maigre et petite, elle n'avait pas été suffisamment nourrie dans son enfance, cela se voyait, on reprit l'hypothèse du tragique enlèvement et de la claustration. Peut-être avait-elle passé la guerre dans les prisons fascistes ? Torturée, battue ? On lui devina un léger

handicap à l'épaule et, quand elle se leva pour passer au salon, le bras glissé sous celui du jeune marquis de Blois qui ne la quittait plus des yeux depuis qu'il l'avait vue s'asseoir à côté de lui, on décela dans sa démarche contrainte une légère claudication. La malheureuse duchesse de Sussex, toujours accaparée par Marguerite, eut un vertige au moment de s'asseoir dans le fauteuil que le comte de Plessis lui offrait dans le grand salon et annonça qu'elle ferait mieux de se retirer. Elle avait le lendemain avec le duc une réception à l'Élysée pour laquelle elle voulait se reposer. Elle salua ses hôtes et partit dans l'indifférence générale. Marguerite raccompagna la duchesse jusqu'à la porte. Elle avait été de bout en bout charmante et épuisante, elle était assurée d'être invitée au prochain bal de la Cour.

En rentrant dans le salon, elle constata l'étendue de son succès. Le comte et la comtesse de Plessis, mortifiés du dédain que l'on avait manifesté envers leur invitée, étaient assis dans un coin. L'émotion dans l'assemblée était à son comble. Le marquis de Blois, visiblement amoureux, était assis sur un repose-pieds près du fauteuil de Félicité. Autour d'eux, debout ou assis sur des fauteuils et des poufs que l'on avait agglutinés, on babillait joyeusement. Félicité riait en caressant le tissu du fauteuil sans paraître apercevoir que le jeune marquis y avait glissé ses doigts et qu'elle les effleurait. Marguerite se fraya un passage jusqu'à Félicité et lui murmura à l'oreille. Félicité prit l'air le plus sérieux du monde, se leva et, sans un signe d'adieu, suivit Marguerite. Les invités, saisis par sa soudaine gravité, y virent la marque d'une

destinée supérieure vers laquelle marchait cet être mi-divin mi-démoniaque, et personne ne la retint, pas même le marquis qui caressait le tissu du fauteuil qu'elle venait de quitter. Le comte et la comtesse raccompagnèrent les deux amies et firent compliment à la supposée princesse de sa beauté. Mais ils ne saluèrent pas Marguerite.

Lorsqu'elles descendirent de voiture, Jules vit Félicité à la lumière de la lune. Il la trouva si jolie que le lendemain soir, il l'emmena dîner aux Batignolles et la ramena dans sa chambre pour vérifier que le corps qu'il avait vu dans le joli costume était aussi merveilleux qu'il paraissait, et il ne fut pas déçu. La maison subit les lamentations jalouses de Thérèse qui n'avait rien manqué de l'engouement de Jules pour la « petite maigre », mais le tempérament polygame du chauffeur finit par prendre le dessus. Quand, après un mois d'ébats avec Félicité, il proposa à Thérèse, le sourire en coin, un tour aux Batignolles, elle s'exclama avec un ton de tragédienne, dans un alexandrin approximatif : « Eh bien, voyons, il faut croire que Monsieur se lasse », et lui lança son tablier à la figure avant de se coller à lui, pleine d'amour. « Voilà que ça recommence », dit Jeanne à André avec un soupir gêné, en entendant les rires étouffés de Thérèse dans l'escalier de service, car la sexualité des domestiques lui était, comme celle des animaux, parfaitement incompréhensible.

Félicité garda de l'étrange soirée un souvenir vague qui s'effaça avec le temps. Son tempérament calme et prudent

surmonta ses brûlantes pulsions, et son intelligence lui fit voir les dangers qu'il y aurait à l'évoquer ou à croire que sa vie pût en être différente. Elle ne chercha pas à revoir le jeune marquis, elle ne sut jamais qu'il avait lancé à ses trousses des détectives en tous genres, et que, son oisiveté reprenant le dessus, il s'était résigné à épouser une princesse italienne, une vraie, en espérant un jour retrouver celle qui l'avait envoûté.

Marguerite ne reparla jamais à Félicité de leur escapade et la traita avec autant d'indifférence que par le passé. Elle lui donna chaque année une belle somme d'argent et l'encouragea à trouver un mari. Mais Félicité ne se maria pas. C'était la seule chose à laquelle elle avait renoncé. Après avoir été princesse, il lui était devenu impossible d'être la femme d'un ébéniste, d'un menuisier ou même d'un commerçant. Elle resta au service d'André et Jeanne.

Il y avait une raison à l'indifférence de Marguerite. André eut vent de l'affaire. Dès le lendemain, il reçut de nombreux appels de gens qu'il voyait peu et qu'il considérait comme les amis de sa sœur, dont le seul point commun était de demander, au détour d'une conversation banale, s'il pouvait leur rappeler le nom de l'amie italienne de Marguerite qu'elle avait présentée la veille au Crillon. André se fit raconter la soirée et soupçonna la plaisanterie. Le soir même il se rendit chez Marguerite et lui demanda des détails. Elle fut d'abord évasive, puis, prise de fou rire devant la mine atterrée d'André, elle lui raconta tout, la duchesse de Sussex, le dîner, l'habit de chez Patou, la princesse muette, le marquis enflammé

d'amour, et les Plessis pâles de rage. André, furieux, riait, incapable de choisir entre la farce qui l'amusait et l'inconvenance qui le choquait. Il renonça à sa première impulsion de renvoyer Félicité en se disant qu'elle avait été manipulée par sa sœur, mais il interdit à Marguerite de s'adresser dorénavant à elle et il demanda à Jules de surveiller ses allées et venues. Jules lui rendit un compte détaillé des faits et gestes de la jeune femme et, honteux d'avoir échappé au châtiment, il employa sa mission à lui dresser des panégyriques. Après un an de service parfait, Félicité rentra dans les bonnes grâces d'André. Mais les rapports d'André et Marguerite avaient changé de manière irréversible.